



**HAL**  
open science

## Voyages à Rheculanum : utopies et futurismes archéologiques, (1800-1850)

Françoise Sylvos

► **To cite this version:**

Françoise Sylvos. Voyages à Rheculanum : utopies et futurismes archéologiques, (1800-1850). Martine Lavaud. La plume et la pierre, L'écrivain et le modèle archéologique au XIXe siècle, Lucie Editions, pp.433-452, 2007. hal-02464392

**HAL Id: hal-02464392**

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02464392v1>

Submitted on 18 Aug 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Voyages à Rheculanum  
Utopies et futurismes archéologiques  
[1800-1850]  
Françoise SYLVOS

*Un autre Monde* de Grandville est une fantaisie publiée en 1843<sup>1</sup>. Elle prend place entre la crise économique et sociale de 1839 et la Révolution de 1848. Elle voit le jour peu après la publication des ouvrages de Cabet et de Proudhon. *Voyage en Icarie* et *Qu'est-ce que la Propriété* ont suscité en 1840 des débats sur l'utopisme et sur le communisme<sup>2</sup>. Deux ans avant *Un autre Monde*, Grandville avait été avec Hetzel l'instigateur des *Scènes de la vie privée et publique des animaux*. Cette fantaisie comportait des utopies burlesques et animalières dont certaines étaient critiques à l'égard des doctrines sociales et communautaires. Cette fois, Grandville souscrit à une satire moderne dont les fantasmagories se nourrissent paradoxalement des objets tournés en dérision. *Un autre Monde* est le voyage imaginaire de trois créatures de fantaisie, Hahbille, Krackq et Puff, qui se prennent pour des dieux. Ils explorent divers milieux, tels que l'espace<sup>3</sup>, le potager, le cosmos, les îles... Ayant abordé une île, le narrateur autodiégétique rencontre des hommes et des femmes « primitifs » affublés comme des marquis et des marquises. Ils vivent comme au temps de l'âge d'or et, ne travaillant pas, passent leur vie à danser. La fantaisie géographique suscitée par les îles Marquises parodie l'utopie exotique et insulaire à la mode du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le chapitre « locomo-

tions aériennes » où est représenté « un autre Icare » vise la doctrine de Cabet. L'extravagance de Charles Fourier est l'une des cibles privilégiées par Grandville. Les créatures potagères d'*Un autre monde* renvoient à l'univers de comices agricoles dans lequel évoluent les phalanstériens aux pouces verts, qui ont à choisir entre la vocation de « choutistes » et le métier de « ravistes ». Un jongleur de planètes évoque les correspondances cosmiques sur lesquelles se fonde le fameux traité de Charles Fourier, la *Théorie de l'unité universelle*.

Mais, à côté de ces alternatives spatiales, *Un autre Monde* entraîne ses explorateurs dans un passé qui rejoint, curieusement, le présent de l'écriture. Sa fantaisie comporte un chapitre intitulé « Un jour à Rheculanum ». Le jeu anagrammatique avec Herculannm a d'autant plus de sel que la visite du site archéologique est déjà une étape obligée des voyages en Italie<sup>4</sup>. La composante libérale du romantisme favorise sa coexistence avec le style néoclassique. Depuis les années 1820, le quartier de la « Nouvelle Athènes », bâti en hommage à la Grèce en lutte pour son indépendance, s'est peu à peu doté de bâtiments inspirés de l'antique. Le « Voyage à Rheculanum » comporte précisément une gravure qui représente, très schématiquement, Notre-Dame de Lorette<sup>5</sup>. Le talent de l'actrice Rachel et le succès de la tragédie ne sont pas étrangers à l'engouement pour l'Antiquité qui se fait jour au cours des années 1840. Du reste, le chapitre « Un jour à Rheculanum » comporte une citation de la célèbre tirade de Phèdre brûlant d'amour pour Hippolyte. L'enthousiasme pour les dieux, les philosophies et religions antiques est tel qu'il suscitera de la part de Baudelaire une critique de « l'école païenne ». Mais, déjà, Grandville annonce la conleur au début d'*Un autre monde*. Il se moque

des nouvelles religions par l'intermédiaire de Puff, l'un de ses trois néo-dieux, qui fonde une religion « à l'exemple de ces mythes célèbres les Saints-Simonistes, les Fourieristes et autres socialistes ». Bateleur rabelaisien ou nodiéesque, Puff entend passer derrière un paravent et changer de costume avant d'apprendre au monde comment s'est fondé le Néo-paganisme auquel se rattache la nouvelle religion des saints-simoniens, tentés par le panthéisme.

Au terme du périple, l'un des personnages prétend avoir découvert la « meilleure forme du gouvernement<sup>6</sup> ». Cette quête du régime idéal, le titre général, *Un autre Monde* et la pluralité des univers traversés invitent le lecteur à voir dans cet ouvrage au second degré une typologie en action de l'ailleurs imaginé<sup>7</sup> dans laquelle prend place la catégorie des archéofictions utopiques. La scène relatée dans ce chapitre est un curieux compromis entre résurrection de l'Antiquité et anachronismes voulus. « Rheculanum » est un mini-péplum burlesque et décalé. Cette anagramme est aussi un jeu de mots dont le sens jaillit de la condensation. Contracter « reculer » et « Herculanum », c'est rappeler que certains lieux sont inséparables d'une époque de l'histoire et que, voyager dans l'espace, c'est aussi voyager dans le temps. Ce mot-valise prend acte des jeux et des effets spéciaux qu'affectionnent les utopistes, créateurs d'espaces-temps grâce auxquels ils font valoir leur idéologie et leur dessein pédagogique. Son autre monde en toge est emblématique du ludisme temporel qui fait le charme et la fantaisie des fictions utopiques du XIX<sup>e</sup> siècle et de leurs télescopes éclectiques.

Sur les traces de Grandville, *maître ès autres mondes*, ces quelques pages exploreront certaines fictions qui prennent, sous l'Empire, prétexte du

roman archéologique pour formuler une critique du présent et mettre en action un idéal social et politique. Si, pour plagier Leibnitz, l'un de ces types est « gros de l'avenir », c'est bien le roman antique. Mais l'uchronie, qui sera définie à l'instant même, n'est pas en reste. Elle recycle des représentations, un décor, un lexique, des types architecturaux issus de l'Antiquité. Elle unit nostalgie du passé et modernisme technocratique. Enfin, le futur archéologique très repoussant que représentent les anti-utopies devient, de Mercier à Souvestre, un épouvantail politique grâce auquel on voudrait dissuader les contemporains de suivre leurs penchants. Déclinée au futur, l'image archéologique de ce devenir est un indice de la *ruine* prochaine d'un système, au sens propre et au sens figuré.

#### DU FUTUR DANS LE PASSÉ AU PASSÉ DANS LE FUTUR

Les uchronies substituent au voyage dans l'espace un transfert dans le passé ou dans le futur. La liberté d'opter pour l'un ou l'autre de ces modes d'exploration du temps n'est pas seulement révélatrice des flottements de la terminologie moderne. Elle l'est aussi des rapports de symétrie et d'identité entre ces deux types de transferts. La régression historique a une dimension prospective et indique la marche à suivre, comme si le lecteur devait rabattre sur le futur l'idéal social ou politique proposé par la fiction antiquisante.

*Memnon*, un roman pédagogique et archéologique dont l'intrigue se situe à l'époque d'Ovide, illustre ce principe de régression prospective. *Memnon*, ouvrage publié en 1806, est dû à Jean-Baptiste Mosneron de Launay, qui rédigera quatre ans plus tard une utopie pyrénéenne intitulée *Le Vallon*

*aérien*. Dans *Memnon*, le narrateur aborde à deux reprises des contrées utopiques, l'une passéiste et régressive, l'autre industrielle<sup>8</sup>. L'Égypte antique apporte sa couleur au récit, dont l'une des séquences, initiatique, est visiblement inspirée par *Séthos* de l'abbé Terrasson. L'histoire relate le voyage du précepteur d'Artaban III. Memnon tentera de lui inculquer la diplomatie, luttant contre l'influence belliciste d'un autre éducateur, Crassus. Le roman archéologique est le support d'un discours en faveur de la paix déjà développé par Fénelon dans *Les Aventures de Télémaque*. Au cœur des monts du Caucase que parcourent les voyageurs prend place un nouvel Eden dont les habitants, qui pratiquent l'endogamie, n'ont jamais été expulsés. Aussi n'ont-ils « pas plus entendu parler d'Alexandre et de Darius, que des républicains de la Grèce, des révolutions de Rome, et de l'éruption souterraine qui [vient], tout récemment, d'engloutir deux mille hommes dans l'Asie ». L'exclamation du narrateur est le signe de sa nostalgie à l'égard des origines mythiques de l'humanité dont ce monde perdu porte la trace<sup>9</sup>.

Cette vallée du Caucase n'est qu'un embryon d'utopie. Les contours de cette société unie comme une famille seront précisés ultérieurement par Mosneron de Launay dans *Le Vallon aérien*<sup>10</sup>. L'idéal régressif que met en évidence ce chapitre complète la critique de la guerre, colonne vertébrale du roman archéologique – dans lequel Mosneron se montre également hostile à la superstition et au fanatisme. Protégée des rumeurs de l'histoire, l'enclave caucasienne est en rupture avec les événements contemporains, avec « ce siècle de batailles entassées les unes sur les autres, depuis Marius jusqu'à Auguste ». Mais cette époque de « ruines » et de « dévastation » est le miroir de l'époque

contemporaine. Les allusions à la Révolution et à l'Empire sont multiples. Alexandre et César sont des images de Napoléon I<sup>er</sup>. Le narrateur aspire, comme l'auteur retiré de l'action politique<sup>11</sup>, à se protéger des violences de l'histoire. Les cités antiques et leur orgueil insigne, Babel, Palmyre, Carthage, symbolisent les dangers d'une politique impérialiste qui appelle toujours des représailles :

La reine des cités a expié son orgueil [...] Que sont, me disais-je, ces fameux conquérants qui tenaient enchaînées à leurs pieds les tribus d'Israël<sup>12</sup> ?

La ruine des cités antiques est le juste châtement réservé à ces symboles de l'orgueil humain.

Si l'idéal régressif de Mosneron est peu développé dans *Memnon*, une autre cité sert de cadre à l'expression ambiguë d'un idéal philanthropique proche de celui que véhicule le discours des idéologues et des premiers libéraux. Après un naufrage, Memnon est recueilli par les habitants d'une ville de forme carrée dont les bâtiments disposés en un cercle encore incomplet ont une allure antique et dont certaines règles de vie sont empruntées tant à Pythagore qu'à la vie de Jésus. Cette ville qui pratique la communauté des biens et l'égalité recueille les proscrits et les naufragés. Elle fabrique des produits de luxe, mais s'enrichit uniquement dans le but de financer cette action charitable. L'idéal agreste et communautaire de l'auteur coexiste avec le projet de développer le commerce et l'industrie<sup>13</sup>. Mais le progrès ne trouve grâce auprès de Mosneron que dans la mesure où la société prévoit de redistribuer les richesses qui en découlent et de les employer à des fins altruistes.

Le roman archéologique désigne dans cette micro-société la voie d'un bonheur ascétique, soutenu par la religion de l'Être suprême et par une

structure patriarcale. Les colons sont prêts à sacrifier la liberté à la vertu car l'homme « serait en proie à tous les chagrins, s'il n'avait d'autre guide que son imagination vagabonde<sup>14</sup> ». L'administrateur de la colonie est hostile à la démocratie. L'emploi du temps des habitants est parfaitement réglé, les mariages sont arrangés par un conseil de vieillards qui bannit tous les sujets « vicieux ». Il se donne pour mission d'arracher les individus à « l'illusion des sens » et aux « passions extravagantes<sup>15</sup> ». Un souci d'épuration extrêmement antipathique les pousse à « perfectionner la génération future par un heureux assortiment de la génération présente » et les hommes ne sont pas traités de ce point de vue autrement que les chevaux ou les plantes. Rien ne dit que Mosneron, dont le narrateur ne tombe pas en admiration devant cette société d'ordre, adhère à la vision d'une communauté « de solitaires et d'anachorètes<sup>16</sup> ». Le narrateur en visite se dit surpris de « cet assujétissement [sic] minutieux » qui fait de l'homme « une espèce d'automate, organisé pour produire constamment les mêmes mouvements à certains retours périodiques<sup>17</sup> ». Publiée dans un ouvrage qui précède de deux ans le premier essai de Fourier, cette utopie « en robes grises » n'est pas sans points communs avec le monachisme de la secte d'Owen dont l'austérité essuiera à plusieurs reprises la satire de l'utopiste bisontin<sup>18</sup>. Le roman archéologique a une fonction prospective : son utopie industrielle comprend une critique du machinisme. Rétrograde sur le plan des mœurs, la colonie du roman archéologique pointe vers les temps modernes et les menaces de déshumanisation qui en grèvent le quotidien. Au-delà de cette critique, la fiction témoigne indéniablement de l'intérêt de Mosneron pour les mesures philanthropiques préconisées par les partisans d'un libéralisme à visage humain.



Les visions futuristes du XIX<sup>e</sup> siècle s'assimilent le passé, à l'image de la société française qui cherche des compromis entre l'Ancien Régime et l'ordre nouveau. La présence de l'Antiquité permet de renouer avec un état antérieur à l'époque monarchique. Curieusement, cette régression est le signe d'une intention progressiste.

*Les Voyages de Kang-Hi* sont une utopie de la Restauration, rédigée en 1810 par un monarchien, le duc de Lévis. Le récit se présente comme le reportage épistolaire d'un Chinois et de son épouse qui, au XX<sup>e</sup> siècle, parcourent l'Île de France. Futuriste, cette vision de l'avenir est pourtant monarchique. Politiquement, cette uchronie est conservatrice comme le suggère l'allusion à Pompéï. La ville pétrifiée est l'image d'une société chinoise inchangée, malgré l'éruption volcanique dont on devine qu'elle est ici l'équivalent métaphorique de la Révolution française :

Lorsqu'on découvre Herculanium et Pompeïa, ces villes antiques où tout étoit resté intact, et dont le Vésuve avoit fait, si on ose le dire, d'immenses momies, l'Europe entière recueillit avidement toutes les particularités de cette découverte. Mais il ne s'agit pas d'une ou deux bourgades, c'est un grand empire plus ancien que Rome, et que cependant l'âge n'a point vieilli, un empire dont les habitants sont restés les mêmes qu'au temps des Chaldéens, des Etrusques, des Pelages et dont les mœurs n'ont avec les nôtres aucun de ces traits de ressemblance que l'on retrouve chez les Romains.

La Chine, figée depuis des siècles dans l'immobilisme le plus complet, est un exemple pour la France.

Mais le duc de Lévis ne se reconnaît que partiellement dans ce conservatisme. Il espère une modernisation de la société, non sur le plan politique mais sur le plan technique et scientifique. Comme le conservatisme politique de l'auteur, cette inten-

tion se cristallise dans les formes architecturales héritées de l'Antiquité : les églises du futur dont il rêve revêtiront la forme d'amphithéâtres afin de marquer l'égalité de tous devant Dieu<sup>19</sup>. Les pyramides des pharaons, « vouées à l'orgueil et à la mort<sup>20</sup> », sont des modèles architecturaux. Mais, contrairement à l'original, la copie moderne devra concourir à « l'utilité publique et à la fécondité ». Une « immense pyramide, environ double dans toutes ses dimensions de ces fameux monuments égyptiens [...] », a été édifiée sur le mont Valérien. « Des terrasses régulières imitant les degrés des pyramides et pratiquées autour de la colline, forment des planches expérimentales où sont cultivées à différentes hauteurs des plantes indigènes et exotiques, dans toutes les expositions ». Il s'agit de nourrir toute la population française, de prévenir la famine en perfectionnant l'agriculture. Mais, dans le futur imaginé par le duc de Lévis, qui fait sans doute écho aux expériences agronomiques menées au même moment à la Malmaison, la modernisation de la France passe par un retour aux formes antiques, converties à un nouvel usage.

#### RECYCLAGE DES MONUMENTS ET ÉCLECTISME TEXTUEL

En 1834, Méhémet Ali projette l'édification d'un barrage sur le Nil, destiné à réguler ses inondations. Soixante-huit ans plus tard sera construit par les Anglais un premier barrage à Assouan (1902<sup>21</sup>). Prosper Enfantin en tête, les utopistes saints-simoniens, dont on connaît la foi dans le progrès, la religion de la science et le rêve d'union entre l'Orient et l'Occident, ont inspiré ce projet au vice-roi d'Égypte. Ils souhaitaient que soit creusé le canal de Suez reliant la Mer rouge à la

Méditerranée. Méhémet Ali était partisan d'un barrage destiné à maîtriser le cours du Nil. Pour réaliser l'ouvrage en question, il semble avoir nourri le dessein « de jeter une pyramide dans le Nil<sup>22</sup> ».

On sait que les voyages en Égypte du XIX<sup>e</sup> siècle abondent en descriptions de momies pilées et broyées pour servir d'engrais, de monuments dépecés en blocs pour alimenter des fours à chaux, tout particulièrement sous ce sultanat. Le trafic vers l'Occident va bon train : des antiquaires anglais, italiens ou autres, tel Lord Elgin en Grèce, se donnent bonne conscience en pensant sauver des objets de la destruction. Dans ce contexte, le caractère désastreux de la démolition des pyramides n'apparaît pas à Infantin. La chose lui sourit même, « à cause du profond symbole ». Pour le « Père » de la secte saint-simonienne, convertir ainsi le matériau antique, c'est mettre le passé au service de l'avenir. Tout se passe comme si les Pharaons donnaient, « à travers les siècles, la main à *Méhetmet-Ali* [...] ». Entre le point de vue conservateur des archéologues et le sens pratique du bâtisseur en quête de matières premières, Infantin n'a pas choisi. Il est plus respectueux du passé que les populations démolissant les ruines romaines pour se fortifier en hâte contre les barbares, et que les vandales révolutionnaires dénoncés par l'abbé Grégoire<sup>23</sup>. L'ambition pharaonique, diffuse par-delà les siècles dans un matériau impérissable, doit se réincarner dans le monde moderne. Les saint-simoniens n'ont pas en tête de faire du passé table rase, mais de réaliser une synthèse historique. Cette anecdote ne germe pas sur n'importe quel substrat. Malgré ses vues modernistes, Infantin semble adopter la croyance égyptienne en la résurrection. Il s'arroe le pouvoir quasiment divin de donner

une seconde vie aux vestiges d'un autre temps – qui du même coup s'apparentent aux momies enfouies à l'intérieur des sarcophages. La destruction est à ses yeux la condition de la renaissance du même sous une forme nouvelle adaptée à un usage moderne. Son geste, qui anéantit la forme en vue d'un recyclage des matériaux, n'est autre pour l'archéologue qu'un acte de vandalisme. Aux yeux des lecteurs contemporains que nous sommes, façonnés par l'héritage de Vitet, de Mérimée et de Viollet-le-Duc, le projet de sacrifier les pyramides au progrès technique est le signe d'une dévotion aveugle à l'utilitarisme. Pour qui méconnaît le panthéisme des saints-simoniens et la spiritualisation de la matière, le scandale est d'autant plus marquant que les pyramides, édifices d'un âge respectable et chambres funéraires, semblent doublement sacrées.

L'utopiste est donc un vandale qui s'ignore et bricole le futur avec des fragments du passé, à moins que, dans des fictions futuristes, il se contente d'associer un nouveau signifié politique à la coquille vide des monuments. Les uchronies redonnent aux vestiges antiques un sens et une raison d'être. *Athènes en 1840* est une uchronie républicaine, suscitée en 1822 par la lutte des Grecs pour l'indépendance<sup>24</sup>. Les prisons turques y sont changées en logements d'accueil destinés aux demandeurs d'asile. Le siège des prisons de l'aréopage, ce symbole d'oppression, est devenu un palais de justice. Le parlement siège au Parthénon, qui était devenu une mosquée au XVIII<sup>e</sup> siècle. La conversion des monuments antiques est le signe le plus clair de l'engagement libéral de Bodin, qui retrempe sa vision de l'Europe aux sources de la démocratie.

Dans *Le Roman de l'Avenir* du même Félix Bodin, publié en 1835, une prédiction émanant de

toutes les voyantes de la planète ressemble curieusement à une reconstitution du passé. Bodin met le lecteur en présence d'un étrange futurisme archéologique. Le premier chapitre du récit a pour épigraphe une citation d'Ovide<sup>25</sup> :

*Multa renascentur, etc.*

Il renaîtra bien des choses qui sont tombées en décadence, et d'autres qui sont debout aujourd'hui tomberont à leur tour<sup>26</sup>.

Le premier épisode du *Roman de l'Avenir* se déploie à Carthage. L'antique cité d'Hannibal a trouvé un second souffle. Le panorama inaugural, qui plonge sur la baie de Tunis, place la vision du futur sous le signe de l'alliance entre l'Antiquité et la modernité :

De toutes les villes nouvelles qui se sont élevées sur *d'antiques* et glorieuses *ruines*, pour *raviver* l'immense littoral de la Méditerranée, Carthage est, de l'avis de tout le monde, la plus *animée* et la plus pittoresque. Si vous connaissez les délicieuses maisons de plaisance dont ses environs sont ornés, principalement du côté d'Utique, vous avez sans doute remarqué celle qui domine toutes les autres par son élévation, en les surpassant par une magnificence au moins égale à celle des plus beaux palais de Constantinople. Je n'en ferai point la description [...] Ce serait à n'en plus finir : des colonnades de marbre, de brèche et de granit rose, de vastes bassins d'albâtre, des eaux jaillissantes, et des fontaines dans le goût africain ; et puis des berceaux de lauriers et de myrtes, des portiques de verdure, comme on en voit dans toutes les villes, mais avec un caractère particulier. Chacun sait que cette somptueuse habitation est la résidence favorable de la belle Politée, fondatrice de la *Carthage rétablie*<sup>27</sup>.

Bodin règle le duo du passé et de l'avenir, âmes des deux parties de la ville. Il y a, d'une part, la cité mauresque et le « vaste aqueduc de la *ville antique d'Annibal* ». Mais, d'autre part, « à gauche, et du bord du précipice, l'œil plonge sur la *ville nouvelle*, ses terrasses, ses dômes, ses minarets et ses vastes et monumentales constructions, les unes achevées, les

autres hérissées d'échafaudages, de grues et de machines mues par des millions d'hommes ; puis, plus loin, se découvre le port si ingénieusement creusé à l'aide de la *nouvelle machine*, et déjà couvert de bâtiments de toutes grandeurs, de tous les pavillons<sup>28</sup> ». À l'image de Michel Chevalier qui, trois auparavant, prédisait un avenir florissant au Bassin méditerranéen<sup>29</sup>, Bodin imagine que le progrès ressuscitera la ville antique. Le lexique archéologique est omniprésent dans cette description de Carthage, à travers des termes comme « portique », « colonnades », « aqueduc<sup>30</sup> ». La végétation méditerranéenne et tropicale rassemblée sur les bords de la baie de Tunis donne à la description une couleur antique, de même que les noms des lieux et des personnages. La dénomination de l'héroïne du *Roman de l'Avenir*, baptisée « la Didon moderne », complète l'exposition du chapitre I. La trame de cette épopée futuriste n'est autre qu'un mythe antique, celui de Didon et d'Enée.

D'autres scènes sont représentatives de ce futurisme synthétique. Le chapitre IV, intitulé « une moderne pythonisse », n'est pas sans rappeler la rencontre avec la sibylle des *Derniers jours de Pompéi*, un roman historique publié l'année précédente<sup>31</sup>. La scène se déroule dans une grotte pittoresque dont le décor cumule les poncifs de l'exotisme le plus voyant, nattes de roseau, livres reliés en peau de zèbre, chasse-mouche en plumes d'oiseau de paradis. L'héroïne Politée y rencontre une devineresse dont les yeux noirs enfoncés ont « une immobilité vitreuse<sup>32</sup> ». Elle prédit l'avenir après être entrée en transe. Politée est allée la consulter, juchée sur son attelage tiré par « quatre jeunes lions [...], supérieur à celui de la déesse Cérès<sup>33</sup> ». La sibylle moderne donne à sa visireuse une « scène de magnétisme si ordinaire » qu'elle n'a

besoin « d'explication pour personne<sup>34</sup> ». La couleur antique du futur se veut au lecteur étrangement familière. Consulter un magnétiseur ou une somnambule appartient en effet au quotidien des contemporains de Bodin.

« L'avenir du passé<sup>35</sup> » fait retour au chapitre VI, intitulé « Un amphithéâtre champêtre ». À Centropolis se réunit l'assemblée représentative de la république universelle. La salle qui, dans la capitale du globe, est dédiée à l'accueil de ses réunions, est un amphithéâtre naturel :

L'Antiquité en avait fait grand usage, et les nations germaniques n'en connaissent pas d'autres ; mais la tradition s'en était perdue au Moyen Age, où les assemblées politiques étaient à peu près tombées en désuétude [...]. Sur le pourtour extérieur de l'amphithéâtre règne un élégant portique en marbre de l'isthme, destiné aux spectateurs des séances, et surmonté de distance en distance par les statues des bienfaiteurs de l'humanité et des grands législateurs qui ont influé sur ses destinées<sup>36</sup>.

Le monument aux grands hommes renvoie à la spiritualité laïque qui se fait jour dans les utopies contemporaines depuis la *Lettre aux Habitants* de Genève, où Saint-Simon lance une souscription destinée à édifier un temple à Newton. En uchronie, passé, présent et futur se donnent rendez-vous. Dans ces textes, la représentation du futur découle d'une extrapolation des préoccupations contemporaines. Bodin fait allusion à la préservation du patrimoine archéologique entreprise par Ludovic Vitet et Prosper Mérimée. Dans son futur, cette action conservatrice est menée par une « association anti-prosaïque » engagée corps et biens dans la sauvegarde du patrimoine architectural et archéologique. Ladite association nourrit des ambitions proches de celles qui motivèrent la création d'une inspection des monuments historiques peu avant la publication du *Roman de l'avenir*.

## LE FUTUR RUINIFORME

Se promenant à Versailles, le narrateur de *L'An 2440* de Louis-Sébastien Mercier ne trouvait « que des débris, des murs entr'ouverts, des statues mutilées ». Quelques portiques à moitié renversés laissaient « entrevoir une idée confuse de son antique magnificence ». La première uchronie donne aux ruines du futur une portée prophétique. Ces ruines ne parlent pas, elles crient. Elles crient<sup>37</sup> aux hommes orgueilleux et avides de pouvoir que leur règne est éphémère. Louis-Sébastien Mercier inaugure la tradition de futurisme ruiniforme, qui flétrit l'orgueil des nations civilisées.

C'est encore la ville de Lyon, représentée par Ballanche quinze siècles après 1793, et revêtue à son gré « de tout le prestige de l'Antiquité » alors que l'Europe a accompli toutes ses destinées<sup>38</sup>. Le delta du Rhône, que contemple un voyageur américain, est occupé par des bergers qui ont tout oublié des splendeurs et des misères de leur contrée d'origine. Le savant qui sert de truchement à la description de Lyon en l'an 3293 étudie « les obscures traditions et le peu de monuments qui subsistent ». Il se sert de ces indices, joints à quelques « écrits échappés aux ravages des temps et de la barbarie », pour reconstituer l'épopée de Lyon et de ses martyrs. Cette vision du futur suppose pour chaque continent un cycle historique indépendant, en décalage avec celui de ses voisins. Elle apparente les premiers martyrs de l'ère chrétienne et ceux de la Révolution.

Enfin, c'est, à l'autre bout du demi-siècle, Émile Souvestre imaginant, dans *Le Monde tel qu'il sera* (1846), que « de nouveaux intérêts » appellent l'activité humaine sous d'autres cieux. « L'Europe négligée » retombe « leuement dans l'inertie et la



solitude, tandis que l'Amérique, puis une contrée plus nouvelle », absorbent « en elles tous les éléments de la vie. Le vieux monde » n'est déjà plus « qu'une terre sauvage, dont les sociétés modernes » exploitent « les ruines. Richesses enfouies, monuments abattus, tombes oubliées », tout devient « la propriété de ces générations marchandes<sup>39</sup> ». Dans un asile, un fou surnommé Pérégrinus donne au héros du voyage dans le futur des nouvelles de l'Afrique, qui se développe, et de l'Asie, tombée dans la torpeur. La Suisse est devenue un pays purement touristique. Les antiquités italiennes ont été restaurées par un banquier qui a laissé le peuple nu et misérable. Ses héros, entraînés dans le futur par un génie juché sur une locomotive, y pénètrent en passant par le vaste entrepôt d'un antiquaire sans scrupules. En Angleterre comme en Espagne, le peuple famélique s'est révolté contre l'aristocratie et a tout détruit mais on n'est parvenu à rien reconstruire. Après une rapide exténuation de la population anglaise et espagnole, les hommes ont été remplacés par des troupeaux. Il ne suffit pas à Souvestre de reprendre à son compte le cliché du futur en ruines ; il le conjugue avec la critique du commerce archéologique de son temps qui, dit-il, exploite les gisements de vestiges comme on le ferait de houillères.

La présence de l'archéologie, dans les séquences utopiques des rétrofictions et dans les visions de ruines futures est le signe d'une crainte de l'avenir. Certains des projets d'Enfantin en Égypte mettent en relief l'incompatibilité entre l'archéologie et l'utopie. Mais lorsque les vestiges archéologiques, restaurés ou imités, sont intégrés au quotidien, leur usage est une preuve d'optimisme. Pyramides et amphithéâtres renouent avec les origines de la

république ou marquent un progrès social en faveur de la chose publique lorsque les symboles de l'oppression passée sont convertis au profit de l'intérêt général. Nombreux sont les exemples de collaborations, de symétries, de compromissions entre la volonté de conserver le passé et le désir de construire pour préparer l'avenir. Le roman archéologique ne rétrograde que pour indiquer au lecteur le chemin à suivre. Le futurisme montre la voie du progrès en renouant avec l'Antiquité égyptienne et gréco-romaine. Pendant les travaux d'Hausmann, Théophile Gautier préfacera *Paris démoli*, un ouvrage d'Édouard Fournier (1819-1880) censé faire avant disparition l'inventaire du vieux Paris. Là, Gautier ne dira rien d'autre que la gésine douloureuse de l'avenir sorti des ruines éventrées. « Tout édifice qui s'élève a dans ses substructions les pierres d'un édifice démoli<sup>40</sup>. » Le présent marche sur le passé, quoiqu'il en ait. La civilisation abat les maisons « comme le pionnier d'Amérique abat les arbres<sup>41</sup> ». Le même Gautier imagine dans *Le Roman de la momie* la vengeance des puissances souterraines, déchaînées par les modernes vandales qui les avaient libérées en violant les antiques sépultures. En lui, « l'archéologue » le dispute à « l'édile<sup>42</sup> ». Ces deux figures, qu'il oppose dans sa préface au livre de Fournier, sont unies dans *Paris futur*, synthèse de l'archéologie et des promesses de la modernité technique<sup>43</sup>.

#### NOTES

1. La *Bibliographie de la France* signale que le livre a été publié en 36 livraisons.
2. D'après Jules Prudhommeaux, une version manuscrite du *Voyage en Icarie* circulait dès 1839 (*Icarie et son*

Fondateur Étienne Cabet, Genève, Slatkine-Megariotis Reprints, 1977, p. XVIII).

3. Dans *Un autre monde, transformations, visions, incarnations, ascensions, locomotions, explorations, pérégrinations, excursions, stations* — par J.-I.-I. GÉRARD, dit, GRANDVILLE, Paris, éd. Fournier, 1844 [1843] —, un moulin à vent changé en fusée est à rattacher au motif de l'aérostation comme accélérateur de l'imaginaire futuriste.

4. « Rheculanum » est à la fois un mot-valise, une anagramme et un macaronisme.

5. GRANDVILLE, *op. cit.*, p. 189. Le concours lancé pour la direction des travaux le fut en 1823. Notre-Dame de Lorette fut ouverte au public en 1836.

6. *Ibid.*, p. 259.

7. Cette belle expression est empruntée à Jean-Michel Racault.

8. La colonie travaille à la confection de produits de luxe dont elle ne profite pas mais dont elle tire bénéfice afin de pouvoir financer ses actions philanthropiques.

9. « Ô mon cher Pharès, quelle heureuse ignorance ! combien l'image touchante de cette famille a souvent consolé mes souvenirs » (*Memnon ou le jeune Israélite*, Paris, éd. Debray/Dentu, 1806, p. 110).

10. Il s'agit de la description et de l'histoire d'un refuge huguenot sis dans un cirque pyrénéen (J.-B. MOSNERON DE LAUNAY, *Le Vallon aérien, ou relation d'un aéronaute dans un pays inconnu jusqu'à présent suivi de l'histoire de ses habitants et de la description de ses mœurs*, Paris, éd. J. Chaumerot, 1810).

11. Les biographies de Mosneron signalent que ce dernier s'est retiré à Bagnères-de-Luchon à partir de 1803. (L'anecdote est rapportée, entre autres, par A. ROBERT et G. COUGNY, *Dictionnaire des Parlementaires français*, 5 tomes, 1889-1891).

12. *Memnon*, *op. cit.*, p. 80.

13. *Ibid.*, p. 18.

14. *Ibid.*, p. 148.

15. *Ibid.*, p. 154.

16. *Ibid.*, p. 149.

17. *Ibid.*

18. Si Owen dirige New Lanarck à partir de 1800, les préoccupations sociales et hygiénistes du fondateur du mouvement coopératif ne seront théorisées qu'à partir de 1815 et ne connaîtront de diffusion que bien plus tard. Il n'en reste pas moins que Mosneron de Launay a voyagé en Angleterre dans sa jeunesse puis traduit Milton. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il se soit intéressé à l'actualité sociale de la Grande-Bretagne.

19. Comme le temple du Paradis à Lyon et comme d'autres lieux du culte protestant (merci à Frank Lestringant de cette remarque).

20. *Les voyages de Kang-Hi ou nouvelles lettres chinoises*, Paris, éd. Didot, 1810, p. 180-181.

21. Le second barrage de Sadd-El-Ali, réalisé avec le concours de l'U.R.S.S., sera achevé en 1970.

22. S. CHARLÉTY, *Histoire du saint-simonisme*, Paris, P. Hartmann, 1931, p. 232. Toutes les citations liées au recyclage des pyramides sont issues de la même page de l'ouvrage de Charléty.

23. L. RÉAU, *Histoire du vandalisme, Les monuments détruits de l'art français*, 2 volumes, Paris, éd. Hachette, « Bibliothèque des guides bleus », 1959. Merci à M. Sylvos, docteur en archéologie, pour cette référence.

24. F. BODIN, *Athènes en 1840, Le miroir des spectacles, des lettres, des mœurs et des arts*, 14 août 1822.

25. On trouve au vers 402 des *Métamorphoses* d'Ovide un passage relatif à la guerre de Troie qui est ressemblant (chapitre XV, vers 402) mais c'est certainement à *L'Art poétique* d'HORACE que les vers ont été empruntés (v. 70-72) : « *Multa renascentur quae jam cecidere, cadentque Quae nunc sunt in honore vocabula, si volet usus, / Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.* » Merci à ma collègue latiniste M. Kissel pour ces références. Bodin transpose cette formule sur l'enrichissement de la langue pour parler de la renaissance de Carthage. De la question de la langue, on passe à celle de l'histoire.

26. F. BODIN, *Le roman de l'avenir*, Paris, éd. Lecointe et Pougin, p. 399.

27. *Ibid.*, pp. 62-63.

28. *Ibid.*

29. *Politique industrielle, Système de la Méditerranée*, Paris, éd. Monsigny, 1832.

30. Le mot « kiosque » évoque plutôt les jardins du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'Orient, ce qui atteste la couleur éclectique du passage.

31. C'est l'œuvre d'E.-G. BULWER LYTTON (*Les derniers jours de Pompéi*, traduit par Hippolyte Lucas, introduction par C. AZIZA, Paris, Presses Pocket, « Grands romans historiques », 1984).

32. *Le roman de l'avenir*, *op. cit.*, p. 125.

33. *Ibid.*, p. 118.

34. *Ibid.*, p. 135.

35. Pour reprendre l'intitulé de l'ouvrage de CIORANESCU.

36. *Le roman de l'avenir*, *op. cit.*, p. 135 et p. 166.

37. « Versailles » est le chapitre XLIV du *L'an quatre mille quatre cent quarante, rêve s'il en fut jamais*, éd. R. Trousson, Bordeaux, Ducros, 1971, p. 421 [1770].

38. Il s'agit de la préface d'*Antigone*, publiée en 1833 (dans BALLANCHE, *Œuvres complètes*, Bureau de l'Encyclopédie des connaissances utiles, 1833).

39. É. SOUVESTRE, *Le monde tel qu'il sera*, Paris, éd. Michel Lévy, 1871, p. 11.

40. É. FOURNIER, *Paris démoli*, nouvelle édition, revue et augmentée avec une préface de T. GAUTIER, Paris, éd. Dentu, 1883, p. IV.

41. *Ibid.*, p. VI.

42. Dans la préface de *Paris démoli*, il suppose que les bâtiments désaffectés à côté desquels on construit de nouveaux édifices n'ont plus d'âme : « [...] les édifices vivent comme les corps, et lorsque l'âme s'en retire, ils s'affaissent et tombent » (*Ibid.*, p. V).

43. *Paris futur*, in *Caprices et zigzags*, Paris, éd. Phénix, 1999 [*Le Pays*, les 20 et 21 décembre 1851, puis Paris, Lecou, 1852].